

Théâtre. «Eaux dormantes», une pièce sombre du Suédois Lars Norén.

La mort mise en abysse

Eaux dormantes
de Lars Norén, ms Claude Baqué,
théâtre de l'Athénée. Mar. 19 heures,
mer.-sam. 20 heures, jusqu'au 16 juin.
Rens.: 0153051919.

Une table basse en verre, posée à l'aplomb d'une flaque rectangulaire. On n'est pas vraiment dans une salle à manger, mais dans un no man's land immense et sépulcral. Point de nappe blanche ni d'assiettes en porcelaine, comme stipulé par le Suédois Lars Norén, dramaturge depuis longtemps fasciné par le royaume des morts.

Mémoire. Six personnages sont assis en cercle dans des fauteuils métalliques. Lourd silence. Minutessans rien. Impassibilité. Un convive bouge la tête. Un autre, enfin, demande: «Pourquoi ces silences?»

Réponse: «On n'a rien à se dire.» Et puis ça s'emballe. Et largement deux heures plus tard, ils parlent toujours, parlent encore, bavardent beaucoup après avoir été rejoints par un septième larron, appelé Jonas et déclaré autiste, bien qu'assez loquace.

Lars Norén affirme qu'il commence par tenir ses protagonistes par la main et qu'ensuite il les lâche et se met à écrire sous leur dictée: «*Pour se laisser conduire vers des zones*» où il n'aurait jamais pu «*rendre seul*». Des zones le plus souvent situées vers des enfers dont il arpente les cercles. Autant dire que ce n'est pas forcément joyeux, joyeux cette pièce, *Eaux dormantes*, dans un premier temps intitulée *Tristano*, qui va fouiller du côté



Eaux dormantes met en scène six, puis sept personnages, assis en cercle, qui discutent de leurs peurs.

té de la perte, de l'oubli et de la terreur de voir revenir les horreurs nazies.

Ici, une mère ne se souvient plus du nom de sa fille morte, tandis que le père franchit la lisière entre vie et trépas et que, derrière un écran, il se met à décrire son état. Que reste-t-il dans la mémoire de chacun? Rien hormis les

mots. Et donc ici les phrases coulent, comme eau inexorable tentant de dire la différence entre la mort des Juifs dans les camps, et celle de simples Suédois, partis en pouvant dire au revoir.

Vertige. De digressions sur les voyages des uns et des autres en notations sur la musique de Bill Evans, le septuor d'ac-

teurs, conduits par Claude Baqué, accomplit la prouesse de faire flotter ce vertige voulu entre ici et le territoire des ombres. Un miroir surplombe en oblique le plateau noir troué de sa flaque.

Vers la fin du premier acte, Judith (Simona Maicanescu) finit par dire: «Ça pourrait faire du bien de se lever.» La noir-

ceur galope. L'humour a goût de cendres. Plus loin, Daniel (Michel Hermon), le mort-vivant, s'interroge sur l'éventuel mouvement de sa main. «On était.» «On a été.» La dénommée Sophie aura le mot de la fin: «Et moi qui t'aimais tant.» Sables mouvants de la grosse tristesse du monde. ♦

MATHILDE LA BARDONNIE